

# ECOLE PRIMAIRE ET SAVOIR PASTORAL DES MAASAI DE TANZANIE<sup>1</sup>

Nathalie BONINI<sup>2</sup>

## Introduction

Cet article s'inscrit dans le cadre d'une recherche intitulée *Éducation formelle, traditionnelle et scolarisation chez les Maasai de Tanzanie*, au sein du GP3, *Politique d'éducation*. Il s'appuie sur une thèse d'anthropologie sociale en cours à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dirigée par M. Jean Copans. Deux principales enquêtes de terrain ont été réalisées, en 1991 et 1993.

Le savoir pastoral, présenté dans cet article, constitue un élément important du savoir traditionnel des pasteurs maasai. Mais le savoir transmis au sein du système de classes d'âge est également capital pour les Maasai. Il comprend d'une part les activités spécifiques liées à la période guerrière telles les techniques de chasse, les chants, les camps de viande en brousse, et, d'autre part, les conduites et comportements à observer, tels le respect des aînés dans la hiérarchie des classes d'âge ou la solidarité fondamentale au sein d'une même classe. Tout comme le savoir pastoral, les divers éléments du savoir traditionnel qui ne sont pas abordés dans cet article se transmettent à la fois par le tutorat et l'expérience.

A ce savoir traditionnel, s'ajoute le savoir scolaire lié à l'introduction de l'école. Bien que l'école primaire soit obligatoire en Tanzanie, on peut estimer à un tiers le nombre d'enfants maasai scolarisés. Les conditions de scolarisation et l'offre scolaire ne peuvent être détaillées ici.

Ces deux formes de savoirs sont étudiées pour elles-mêmes, mais également — et surtout — à travers le produit de leur contact. En effet, si les enfants maasai se rendent régulièrement en classe, ils ne sont pas pour autant exclus de la transmission du savoir traditionnel de leur société. C'est précisément la rencontre de ces deux savoirs et de ces modes de transmission différents qui nous intéresse dans cette étude. Ces relations entre école primaire et savoir traditionnel s'inscrivent dans un contexte historique et géographique rappelé dans notre travail de recherche.

## I- Présentation

Les pasteurs maasai, semi-nomades, pratiquent un mode de pastoralisme transhumant au sein duquel la division du travail accorde une place importante à la participation des enfants. C'est en effet à eux qu'incombe

---

<sup>1</sup> Cet article se fonde sur un travail de terrain réalisé dans le nord de la Tanzanie en 1991 et 1993. Il fut en partie financé par l'Institut de recherche en Afrique (IFRA) de Nairobi.

<sup>2</sup> Socio-anthropologue associée à l'UR.

la conduite quotidienne des troupeaux sur les pâturages. Pour mener à bien cette activité qui les occupe la journée entière, ils doivent acquérir une parfaite connaissance des animaux et de leurs besoins. Cette maîtrise s'acquiert à la fois par le tutorat et grâce à une longue et régulière pratique. Cependant, l'école primaire étant obligatoire en Tanzanie, ces mêmes enfants sont également sollicités pour être scolarisés. Bien que le taux de scolarisation des Maasai soit relativement bas (environ un tiers des enfants en âge scolaire) l'école primaire entre en concurrence avec leurs activités pastorales quotidiennes et, par là même, avec le savoir-faire pastoral qui constitue la majeure partie de l'éducation formelle traditionnelle des jeunes enfants.

## II- La connaissance du bétail

La principale activité des jeunes Maasai Kisongo<sup>1</sup> — particulièrement des garçons — réside dans la garde des troupeaux. Avant leur entrée dans la classe guerrière, l'éducation traditionnelle formelle qu'ils reçoivent est donc essentiellement axée sur les activités pastorales<sup>2</sup>. Si cette instruction pastorale est principalement destinée aux jeunes garçons, les filles n'en sont pas exclues pour autant et peuvent recevoir une formation aussi poussée que leurs frères lorsque c'est à elles qu'incombe la charge du troupeau. L'apprentissage du métier de berger et la connaissance du bétail sont au coeur de ce savoir-faire. Doublé d'une bonne connaissance de l'environnement, il se fonde à la fois sur l'expérience et sur le tutorat dont se chargent les pères et les frères aînés.

### 1- La maîtrise de l'environnement et du troupeau

Pour conduire les bêtes dans les bons endroits et les protéger des dangers éventuels, les enfants doivent connaître parfaitement la faune et la flore qui les entourent. Ils doivent être capables de repérer les empreintes et de distinguer les cris des animaux sauvages, principaux ennemis du troupeau. De même, avec le temps, ils acquièrent une solide connaissance des plantes, leur permettant de sélectionner celles qui sont utiles pour le bien-être et les soins de bêtes.

On demande également au jeune berger d'être attentif au moindre signe de maladie, décelable en regardant la peau ou le comportement physique et alimentaire de l'animal, et de signaler les symptômes avec le plus d'exactitude possible, en rentrant des pâturages. S'il suppose une maladie contagieuse, il doit, autant que possible, tenir l'animal à l'écart.

En plus de la compréhension générale de ce qui est bon pour le bétail suivant les saisons et les circonstances, les enfants doivent également

---

<sup>1</sup> Les Maasai se divisent en plusieurs sections territoriales. En Tanzanie, la majorité d'entre eux appartient à la section Kisongo.

<sup>2</sup> Le système de classes d'âge représente la pierre angulaire de l'organisation sociale des Maasai. Les jeunes garçons y sont formellement intégrés à l'adolescence par l'initiation. Ils forment alors leur première classe d'âge : la classe guerrière, période pendant laquelle ils recevront une éducation formelle plus diversifiée de la part de leurs aînés.

connaître parfaitement le troupeau dont ils ont la charge. Chez les pasteurs maasai, le comptage des êtres vivants est tabou, mais la nécessité impérieuse de savoir exactement quels sont les animaux qui composent le troupeau et s'ils sont bien tous présents, n'en est pas moins présente. Ce tabou sur les comptes, ou tout au moins l'absence de comptage dans l'évaluation du bétail, est très répandue parmi les peuples de pasteurs d'Afrique mais aussi d'autres continents (F.Pouillon, 1988)<sup>1</sup>. L'identification du troupeau est donc fondée sur d'autres critères que le comptage et fait appel à plusieurs facteurs complémentaires.

En premier lieu, les jeunes enfants apprennent à distinguer les animaux, grâce aux marques communes apposées sur chaque bête. La connaissance de ces marques aide à séparer deux troupeaux qui se mélangent lors des passages dans les endroits très fréquentés. Les Maasai Kisongo ont recours à trois types de marques : les marques d'oreilles (entailles faites sur une ou sur les deux oreilles) font référence au clan du propriétaire, celles au fer rouge (généralement situées sur les pattes avant) indiquent l'identité de la famille, enfin les marques de décorations (souvent placées sur les flancs et la tête de l'animal) servent de moyen d'identification. Dans la langue maa, ces différentes marques portent un nom spécifique connu de la plupart des bergers.

Avec le temps, les bêtes se situent à peu près à la même place au sein du troupeau; leur concentration offre donc un modèle de couleurs et un dessin global qu'un oeil habitué peut discerner, aidant ainsi le berger à repérer les bêtes manquantes.

Ce que J.G. Galaty<sup>2</sup> appelle le matrilignage des animaux constitue un autre critère de repérage. Le berger identifie les bêtes par famille, soit la mère et tous ses enfants. Si cette méthode est bien maîtrisée par le propriétaire du bétail qui a vu grandir et se reproduire ses animaux, l'enfant, lui, connaît plus facilement les propriétaires individuels de chaque animal. Il examine les animaux appartenant à sa mère, à l'une des femmes de son père, ou à un frère guerrier, jusqu'à ce qu'il ait passé en revue la totalité du troupeau.

## 2- La connaissance de chaque animal

Ces techniques permettant un repérage global des animaux, sont enrichies par celles utilisées pour identifier chaque animal en particulier. Les premiers critères d'identification font référence au statut permanent des animaux (mâle, mâle castré, femelle, etc.) et à leur état plus passager (bête malade, blessée, enceinte). Ensuite, interviennent les signes distinctifs tels la couleur, le dessin de la robe, la forme de cornes, etc. La langue maa comprend plus de 70 termes pour désigner les couleurs des animaux et une

---

<sup>1</sup> Pouillon F., "Cens et puissance, ou pourquoi les pasteurs nomades ne peuvent compter leur bétail", *Cahiers d'études africaines*, vol. 88, N°2, pp.197-205.

<sup>2</sup> Galaty J.G., "Cattle and cognition : Maasai Pratical Reasoning", in J.Clutton-Brock, *The Walking Larder, Patterns of Domestication, Pastoralism and Predation*, One Word Archeology 1989, pp .215-230.

dizaine de termes de base pour la forme des cornes. Toutefois, la totalité de ces mots n'est pas connue de tous les jeunes Kisongo qui n'utilisent qu'une partie plus ou moins importante de ce corpus suivant leurs capacités.

Les animaux (principalement les bovins) portent également des noms que les bergers apprennent à connaître. Ces noms peuvent faire référence à des transactions liées à l'animal (achat, paiement de dette, échange, compensation matrimoniale, provenance d'un raid) ou à la description de ses particularités.

En plus de leurs caractéristiques physiques propres, les animaux ont des habitudes qui les distinguent les uns des autres. Dans leurs trajets journaliers vers les pâturages, ils adoptent un rythme particulier; ce sont toujours les mêmes qui sont en tête et à la traîne. Au sortir d'une forêt ou d'une zone de buissons, le berger regarde attentivement le bétail pour savoir si tous sont présents. Il inspecte en premier la petite troupe qui est toujours devant et celle de derrière, puis cherchent ceux qui marchent à l'écart. Il ne lui reste plus ensuite qu'à examiner le coeur du troupeau. Une des principales qualités que les Maasai Kisongo reconnaissent à un berger est de toujours rester "au milieu de son troupeau" et de vérifier sans arrêt qu'aucune bête ne manque, chaque enfant utilisant le système de "comptage" qui lui convient et qu'il maîtrise le mieux.

La garde du troupeau demande donc d'avoir assimilé un certain nombre de données précises sur les animaux eux-mêmes et sur l'environnement, que le berger doit ensuite associer à un ensemble de techniques pastorales. Ce n'est qu'avec le temps, une expérience régulière, un attachement au bétail et une totale disponibilité pour recevoir l'instruction nécessaire, que le jeune enfant deviendra un bon berger.

### **III- Education scolaire et savoir pastoral**

Réclamant une participation active et régulière, la scolarisation des enfants entre en concurrence avec la tâche quotidienne de gardien de troupeau, et donc, avec le savoir-faire qui lui est associé. En effet, l'école écarte les jeunes bergers du cadre dans lequel ils ont développé leurs capacités cognitives, acquises à la fois par l'expérience et par le tutorat. Comme le souligne J.G.Galaty : *"Sortir les enfants du contexte de l'apprentissage direct et de l'expérience, dans le domaine de la connaissance des animaux comme des techniques d'élevage, influence inévitablement le contenu mais aussi l'organisation du raisonnement cognitif."*<sup>1</sup>

Les enfants — particulièrement les garçons — scolarisés dans des écoles primaires proches de leur domicile continuent à conduire les troupeaux en pâturage les jours où ils ne sont pas à l'école. Aussi, gardent-ils un contact régulier avec le bétail. Pour la majorité des parents, cette pratique

---

<sup>1</sup> Galaty J.G, op. cit.

régulière reste néanmoins insuffisante pour que l'enfant acquière une parfaite maîtrise du savoir-faire pastoral.

A ce manque d'expérience, s'ajoute le fait qu'un enfant scolarisé ne peut se consacrer pleinement à l'apprentissage des connaissances liées au pastoralisme, étant accaparé une grande partie du temps par son activité scolaire. De plus, instruits dans une langue étrangère (le swahili)<sup>1</sup> ils perdent progressivement la capacité d'exploiter les richesses que leur fournit la langue maa en matière de vocabulaire pastoral. Peu à peu, ils oublient, s'ils les ont jamais connus, les termes les plus complexes et les plus spécifiques pour ne retenir que les termes de base. En revanche, les enfants qui demeurent en contact permanent avec les troupeaux et qui ont par conséquent des échanges fréquents avec leurs aînés à leur sujet, apprennent à maîtriser ce vocabulaire pastoral et surtout à s'en servir dans leurs activités quotidiennes.

Les enfants scolarisés en internat perdent ces contacts réguliers, bien qu'espacés, que les écoliers externes entretiennent avec les animaux. Loin de chez eux et coupés de leur univers pastoral, ils ne peuvent avoir qu'une faible expérience de gardien de troupeau, limitée aux grandes vacances scolaires. En outre, ils ne bénéficient guère d'une instruction pastorale de la part de leurs aînés.

Ce savoir-faire n'est pas uniquement altéré par l'éloignement des enfants de la pratique pastorale, mais aussi par l'éducation scolaire elle-même. Les deux types d'enseignement (scolaire et pastoral) auxquels sont soumis les enfants, appellent des modes de raisonnement et des logiques différentes. L'éducation scolaire est dispensée dans un lieu particulier (l'école) que les élèves ne fréquentent pas pour d'autres activités, et par une personne déterminée (l'instituteur) avec qui ils n'ont d'autres relations que purement scolaire. Ainsi, contrairement à l'apprentissage des activités pastorales, ce que l'enfant apprend à l'école n'a aucun lien direct avec ce qu'il vit en dehors de la classe.

A la différence de l'apprentissage pastoral, l'enseignement dispensé à l'école n'est pas associé à une mise en pratique immédiate et régulière du savoir acquis. L'expérience manquant, l'enfant doit faire appel à sa mémoire — le plus souvent uniquement auditive — pour acquérir et conserver ces connaissances. De plus, les écoliers étant instruits dans une langue qui leur est inconnue, ne peuvent utiliser leurs repères linguistiques habituels, ce qui ajoute à la complexité de l'enseignement. De même, la valeur de l'élève et du berger n'est pas appréciée suivant les mêmes critères. Dans un contexte d'apprentissage pastoral, on demande à l'enfant une bonne application du savoir acquis. L'esprit d'initiative concernant le troupeau et la capacité de faire face à diverses situations sont appréciés. En revanche, à l'école, ce qui importe est moins l'acquisition des connaissances et les bonnes performances pendant leur

---

<sup>1</sup> En Tanzanie, la langue d'enseignement du cycle primaire est le Swahili, langue bantou, totalement étrangère au Maa qui est une langue nilotique.

contrôle, que la capacité de l'élève à se plier à la discipline scolaire et à obéir aux instructions. Les punitions que les enfants reçoivent sont très sévères lorsqu'il s'agit d'un manquement au règlement de l'école (absence ou retard injustifiés, port de vêtements autres que l'uniforme réglementaire) et quasi inexistantes pour une mauvaise performance scolaire. Ainsi, tandis qu'un mauvais berger est un enfant qui ne remplit pas son devoir pastoral (il n'emmène pas son troupeau au bon endroit, ne surveille pas ses bêtes, etc.), un mauvais élève est surtout celui qui ne respecte pas les règles scolaires avant d'être celui qui ne sait pas ses leçons.

Enfin, dans les dernières classes du cycle primaire, le contenu de l'enseignement scolaire qui, jusque là, était sans rapport avec la vie et les activités des enfants au sein de leur famille, entre plus en contradiction avec l'idéologie pastorale maasai au sens où le modèle de développement proposé à l'école est centré sur l'agriculture et sur un mode de vie sédentaire. Le discours dominant des instituteurs étant que le pastoralisme doit, sinon disparaître, du moins changer de nature et qu'il appartient désormais aux Maasai — qui sont les principaux concernés — de diversifier leur économie et de changer leur mode de vie.

## **Conclusion**

Transmis dès le plus jeune âge, le savoir lié au pastoralisme se fonde sur des connaissances multiples et sur leur application dans des contextes particuliers. Ce savoir comme la pratique du pastoralisme sont altérés par la scolarisation des enfants. D'une part, parce qu'ils n'ont plus la possibilité de mettre en pratique leurs connaissances pastorales de façon quotidienne, et d'autre part, car l'enseignement proposé au sein des écoles transforme la base de la connaissance sur laquelle repose la pratique du pastoralisme.

Cependant, il importe de garder à l'esprit que, comme nous l'avons mentionné, la scolarisation ne touche qu'un pourcentage relativement faible d'enfants maasai (environ 33%). Ceci, tant à cause de la faiblesse de l'infrastructure scolaire que d'une certaine réserve des Maasai eux-mêmes, due à de multiples facteurs, mais dont l'analyse dépasse le cadre restreint de cet article.